

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Sommaire

Dossier
Festivals littéraires
« Lettres d'humour et d'amour »

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Hervé Le Tellier
- 10. Extraits choisis - « Moi et François Mitterrand »
- 11. Lettres à Nelson Algren de Simone de Beauvoir
- 13. Marcel Drouin, Pierre Louÿs & Paul Valéry
Correspondance 1889-1938
- 15. Dernières parutions
- 17. Agenda



Édito

Festivals littéraires Lettres d'humour et d'amour

Nathalie Jungerman

« Lettres d'humour » est le thème de la 26e édition du festival de la Correspondance de Grignan qui aura lieu du 5 au 9 juillet. Des rencontres qui explorent, questionnent les différentes manifestations de l'humour et du rire dans la littérature, la langue, le discours et le rapport au monde, des lectures-spectacles de correspondances, un atelier pour « Écrire une lettre d'amour et d'humour »... Le 6 juillet, le festival invite, notamment, Hervé Le Tellier pour parler de son œuvre. Il a écrit des essais, des romans, de la poésie, des pièces de théâtre et a obtenu en 2020 le Prix Goncourt pour son roman *L'anomalie* publié chez Gallimard. Il préside depuis 2019 l'Oulipo (Ouvroir de Littérature Potentielle), auquel il a consacré un essai, *Esthétique de l'Oulipo* (Le Castor Astral, 2006). Cette rencontre littéraire avec l'écrivain est suivie d'une lecture, mise en scène par Delphine de Malherbe, de son livre intitulé *Moi et François Mitterrand* (Jean-Claude Lattès, 2016) avec Christophe Alévêque dans le rôle d'Hervé. Il s'agit d'un homme ordinaire qui croit entretenir une correspondance privilégiée avec le Président de la République. Chaque lettre reçue – toujours la même – est interprétée et commentée. Nous avons articulé notre interview avec Hervé Le Tellier autour de cet ouvrage (adapté au théâtre du Rond-Point par Benjamin Guillard en 2016, avec Olivier Broche), de son travail d'écriture et de l'humour (noir ou absurde) qu'il aime tant. C'est aussi l'occasion de rappeler qu'en juin dernier, à Céret, étaient organisés au festival La Moisson un grand entretien avec l'auteur et une table ronde avec Pablo Martin Sanchez, son traducteur en espagnol. Quant au Marathon des Mots qui vient de se terminer, son cycle de Correspondances avait pour thème les « Lettres d'amour ». Parmi les lectures programmées, les auditeurs ont pu écouter les *Lettres à Nelson Algren* de Simone de Beauvoir lues le 23 juin par Fanny Cottençon, puis le 29, par Marianne Denicourt. La Fondation La Poste est partenaire de ces trois festivals littéraires.

Entretien avec Hervé Le Tellier

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Le festival La Moisson à Céret (18 et 19 juin) et le festival de la Correspondance à Grignan (du 5 au 9 juillet) dont la Fondation La Poste est partenaire, vous invitent respectivement à des rencontres littéraires pour parler de votre œuvre. Dans le cadre de la 26^e édition du festival de Grignan dont le thème est les « Lettres d'humour », une lecture-spectacle de votre ouvrage *Moi et François Mitterrand* paru aux éditions J-C Lattès en 2016, aura lieu le 6 juillet*. Il s'agit d'une correspondance facétieuse entre le narrateur qui porte votre nom et François Mitterrand, puis avec ses successeurs à la présidence de la République. Qu'est-ce qui a motivé ce projet, *Moi et François Mitterrand* ?

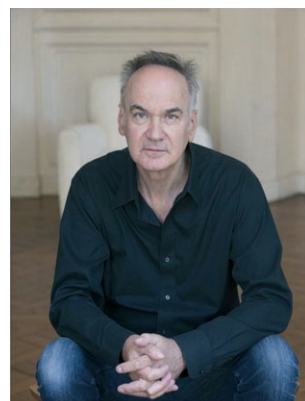
Hervé Le Tellier Je ne dirais pas que la correspondance est facétieuse, c'est presque le contraire : le narrateur, qui porte mon nom dans le livre et se nomme Hervé Logier dans le spectacle, est un grand naïf. Il croit que lorsqu'il écrit à Mitterrand, ce dernier lui répond. Il pense entretenir une réelle correspondance avec lui dont il s' imagine devenir proche. Hervé reçoit toujours une lettre type de l'Élysée : « Cher Monsieur, votre lettre en date du ... vient de nous parvenir et je vous en remercie. Ne doutez pas, cher Monsieur, que vos remarques recevront toute l'attention qu'elles méritent et qu'elles seront prises en considération par nos services dans les délais les plus brefs. Etc. ». Cette lettre type personnifie la fausse attention que peut prêter l'État aux revendications individuelles des citoyens et simultanément la manière dont certains citoyens, pris dans un rapport extrêmement intime avec la politique, l'État, peuvent réagir lorsqu'ils reçoivent une réponse du Président. Pour autant, la lettre standardisée n'existe plus car

Michel Hénocq, qui dirigea le service courrier de l'Élysée de 1983 à 1986, l'a remplacée par des réponses personnalisées. Écrire au Président de la République est pour certains une manière de partager ses réflexions, pour d'autres, qui sont « au bout du rouleau », le dernier recours.

En recevant la deuxième lettre du Président, le narrateur reconnaît le style puisqu'elle est identique à la précédente. Et commence un qui-proquo qui nous fait parcourir plus de trente ans de règne présidentiel français. Il ne comprendra pas, par exemple, pourquoi François Mitterrand fait croire qu'il est mort alors que pour lui il est vivant puisqu'il reçoit encore une lettre. Puis il s'adressera à Jacques Chirac et va comparer sa première réponse à celle de son prédécesseur en disant « n'est pas Mitterrand qui veut ». Il est dans une démarche littéraire si l'on peut dire. J'ai repris un passage de la nouvelle de Jorge Luis Borges, *Pierre Ménard, auteur du Quichotte*, qui est une réécriture à l'identique du premier livre du *Don Quichotte* de Cervantès. Borges compare les deux textes et dit que ce ne sont pas les mêmes parce qu'il y a deux siècles de différence entre le moment où Cervantès écrit le *Quichotte* et où Ménard le recopie. Je suis donc parti de cette idée qui m'a paru très intéressante : deux textes similaires peuvent donner naissance à deux interprétations extrêmement divergentes.

Pour l'émission *Des Papous dans la tête*, Patrice Minet a écrit des lettres à différentes personnalités. J'ai trouvé cela formidable et j'ai édité avec Marie Berville son livre dont j'ai trouvé le titre : *Moi et la reine d'Angleterre* (Berg International, 2006).

Il écrivait donc à toute une série de personnes, en envoyant en plus un billet de 50 francs de manière à susciter une réponse. Les réponses types sur lesquelles on pouvait jouer me semblaient particulièrement inté-



Hervé Le Tellier
Photo Francesca Mantovani
© Éditions Gallimard

Hervé Le Tellier est né en 1957. Prix Goncourt 2020 pour son roman *L'anomalie* (Gallimard, collection Blanche, juin 2020). Auteur de romans, nouvelles, poésies, théâtre, notamment, *Assez parlé d'amour*, *Toutes les familles heureuses* et *Moi et François Mitterrand*. Il a reçu le Grand prix de l'humour noir pour ses *Contes liquides*. Il a été coopté à l'Oulipo (Ouvroir de Littérature Potentielle) en 1992 et a publié, sur l'Ouvroir, un ouvrage de référence, *Esthétique de l'Oulipo* (Le Castor Astral, 2006). Il en est le Président depuis 2019. Il participait à l'aventure de la série *Le Poulpe*, avec un roman, *La Disparition de Perek* (La Baleine, 1998), adapté également en bande dessinée (tome 8). Mathématicien de formation, puis journaliste, il est linguiste et spécialiste des littératures à contraintes. Éditeur, il a fait publier plusieurs ouvrages au Castor Astral comme *What a man !* (2019) de Georges Perec, et *Je me souviens de « Je me souviens »* (2006) de Roland Brasseur. Il a collaboré à l'émission de France Culture, *Les Papous dans la tête*.

* Ce texte a été adapté au théâtre et mis en scène par Benjamin Guillard en 2016, avec Olivier Broche (production de François Morel, et des Productions de l'explorateur, saison 2016-2017 du théâtre du Rond-Point).

ressantes. J'ai donc commencé par l'idée dérisoire de l'homme qui envoie une carte postale d'Arcachon à François Mitterrand et qui reçoit une réponse type. J'ai créé cette fiction pour un Jeudi de l'Oulipo dont le thème était sur l'illusion, sur l'invention fictionnelle dans le cadre d'une correspondance. La durée était limitée à huit minutes car c'est la règle aux Jeudis de l'Oulipo. François Morel a vu ce début et m'a dit qu'on pouvait envisager d'en faire un spectacle. Je me suis pris au jeu et j'ai développé le texte pour qu'il dure une heure et quart.

Il n'a sans doute pas été facile de faire durer l'idée que le personnage croit entretenir une correspondance avec François Mitterrand et ses successeurs alors qu'il reçoit toujours la même lettre type...

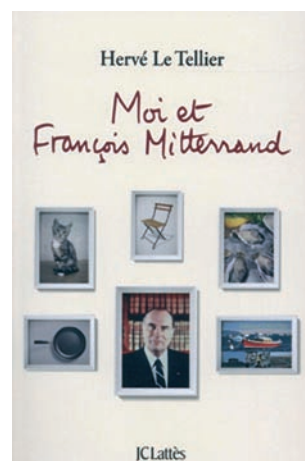
H.L.T. En effet, l'idée est toute simple, mais le véritable enjeu, qui était à la fois narratif, littéraire et théâtral, était de faire durer. Il faut des relances. Au bout d'un moment, on cesse de faire apparaître la lettre type, à la fois dans le livre et sur scène à l'écran. Ce n'est plus la peine. La convention est passée avec le lecteur/spectateur. Ensuite, on joue avec les codes de la répétition. Il faut imaginer la nature de la correspondance de chacun des protagonistes avec lesquels correspond Hervé (Le Tellier ou Loggier). Par exemple, après Mitterrand, il finit par être copain avec Chirac. Il est très impressionné par Mitterrand mais il trouve Chirac plus accessible. Je reprends les clichés populaires qui considéraient Chirac sympa parce qu'il aimait la tête de veau, la sauce gribiche et qu'il buvait de la Corona. Ensuite quand arrive le personnage de Nicolas Sarkozy, il met les deux lettres côte à côte et au lieu de dire : « n'est pas François Mitterrand qui veut », il se met en colère et affirme qu'on a affaire à un copier/coller. Puis avec François Hollande, on ne joue plus sur la nature de la correspondance, il dit simplement : « j'ai commencé une correspondance avec Hollande ». On est passé sur un code d'acceptation du protocole avec le lecteur.

À chaque fois qu'un événement politique s'est produit, j'ai augmenté le texte puisqu'on a joué pendant

deux ans. Je l'ai rendu en 2016 et en 2017, alors que la pièce est toujours à l'affiche, Macron est élu. Dans la réédition, j'ai ajouté le nouveau président. Je n'ai pas insisté sur la mort de Chirac par exemple, parce que le personnage n'a pas saisi que Mitterrand était mort. Finalement, la pièce peut durer indéfiniment. On peut supposer que Mitterrand a 115 ans, 120 ans... Hervé passe son temps à évoquer les vicissitudes auxquelles il est confronté et chaque fois que quelque chose de bien se passe dans sa vie, il est persuadé que c'est grâce à François Mitterrand.

Il s'agit aussi d'une réflexion sur la stylistique de la réception...

H.L.T. Oui c'est une sottise sur la politique et une réflexion humoristique sur la stylistique de la réception. Dans un rapport de séduction par exemple, quand on reçoit une lettre, on essaie toujours de lire plus que ce qui s'y trouve, on tente de comprendre ce que pense vraiment sa correspondante ou son correspondant. Pour moi, le narrateur est dans un rapport amoureux avec la République. Il va en permanence lire ce qu'il a envie de lire dans les lettres des présidents successifs. Le personnage subit l'uberisation générale de la société. Au début, il est dans un emploi de documentaliste, puis il cherche un travail, ensuite il est bibliothécaire, il va devenir vendeur de fenêtrures par correspondance, gardien d'hôtel... On voit bien que sa vie se dégrade au fur et à mesure, et au fond, il suit un destin de chute. Cette chute est compensée, évidemment d'une manière complètement inversée, par une sorte de mégalomanie qui le pousse à correspondre de plus en plus et à se considérer comme le conseiller occulte de tous les présidents. À la fin, lorsque Macron lui répond – toujours la même lettre –, il s'interroge pour savoir s'il va pouvoir ou non devenir le conseiller de Macron alors qu'il a déjà été très présent auprès des quatre présidents précédents. Néanmoins, il accepte sur son insistance puisque « les services vont tenir comptes de toutes ses réflexions »... Est évoquée l'idée que les citoyens ont un désir profond d'être écoutés et que face à ce désir, il y a l'hypocrisie du pouvoir. Dans



Hervé Le Tellier
Moi et François Mitterrand
Éditions JC Lattès, 2016



Festival de la Correspondance
Grignan (du 5 au 9 juillet 2022)

Rencontre avec
Hervé Le Tellier
autour de son œuvre
Mercredi 6 juillet à 15h30 (Le Mail)

Lecture spectacle
Moi et François Mitterrand
avec Christophe Alévêque
adaptation et mise en scène
Delphine de Malherbe
Mercredi 6 juillet à 17h30 (Le Mail)

Festival littéraire soutenu par



cette démarche de citoyen qui a envie de faire partie du pays et de la démocratie, cet aller-retour permanent finit par être touchant parce qu'il va de pair avec un effondrement amoureux et une chute sociale qui est inéluctable. En effet, Hervé correspond toujours avec la même femme dont il n'a jamais de réponse. Cette correspondance à une seule voix est contrebalancée par celle avec les présidents qui eux lui répondent, mais toujours la même lettre. On comprend à la fin qu'il achète des chaises pliantes pour recevoir tous les présidents chez lui, qui ne viendront pas.

Le narrateur est en adhésion affective avec la République et vit l'évolution de la société française qui se précarise...

H.L.T. J'ai remarqué que lorsque je fais des « seuls en scène » pour le théâtre, j'ai tendance à préférer les anti-héros, peut-être parce que je m'en sens assez proche. L'hypocrisie généralisée du monde rend le personnage extrêmement sympathique, à l'instar d'un petit bonhomme de Sempé. Il aimerait être mais il n'est pas. C'est un gentilhomme flaubertien, il a une grande culture, et c'est aussi ce qui le fait tenir. Dans mon texte sur Churchill intitulé *Mon dîner avec Winston* (2019) adapté au théâtre de l'Atelier, il s'agit aussi d'un anti-héros : un type un peu paumé est pris dans une relation imaginaire avec un homme célèbre. Le désir d'exister nous motive tous. Chacun à sa manière. L'anti-héros est touchant parce qu'il ne peut même pas croire qu'il existe. Dans le rapport que les gens ont à la célébrité, quelles que soient son origine et cette fascination, il y a quelque chose d'à la fois très humain et très pathétique. Que le personnage puisse être ridicule sans être risible, parce qu'au fond, ce qu'il vit n'est pas drôle, était la première difficulté pour le comédien qui jouait l'adaptation de *Moi et François Mitterrand*. La deuxième consistait à ne jamais établir une complicité avec le public, alors qu'il lui fait face, comme s'il répétait une conférence qu'il devait faire un autre jour. Le comédien ne doit pas perdre de vue que son personnage s'adresse à un public imaginaire. J'en ai discuté avec Christophe Alévêque [lecture-spectacle mercredi 6 juillet au festival de la Correspondance de Grignan] et il avait tout à fait compris. Interprété par Olivier Broche dans la mise en scène de Benjamin Guillard au théâtre du Rond-Point, le personnage est au début très bien habillé, en costume-cravate, et à la fin, il se déshabille, met son pyjama et se couche dans son lit. On comprend qu'il est tout à fait seul, qu'il répète indéfiniment cette conférence dans l'espoir de la donner un jour. Les spectateurs acceptent ce basculement, le regardent comme s'ils étaient derrière une vitre sans tain. Il y a une tristesse qui n'arrive qu'à la fin. Quand on sort du théâtre après avoir vu cette pièce, j'ai envie qu'on ait ri et qu'en même temps on soit un peu en colère,

qu'on ait envie que cet homme ait vraiment correspondu avec les présidents. Qu'on l'écoute, en somme. Le ridicule du personnage est relativisé par la dimension désincarnée, déshumanisée de ceux qui osent lui renvoyer une lettre type alors qu'il est sincère. Il y a donc un contraste entre une sincérité absolue et un pouvoir qui est indifférent.

Bergson dit que l'humour consiste à « décrire minutieusement et méticuleusement ce qui est, en affectant de croire que c'est bien là ce que les choses devraient être » alors que l'ironie, dit-il, consiste à énoncer « ce qui devrait être en feignant de croire que c'est précisément ce qui est »... Comment définiriez-vous l'humour (noir ou absurde) qui joue un rôle central dans votre écriture ?

H.L.T. Une autre phrase de Bergson, qui est assez juste, dit que le rire est un arrêt momentané du cœur. Pour Bergson, le rire immédiat est un rire aux dépens. Et sa définition de l'humour est une vision qui date d'il y a un siècle. C'est-à-dire qu'elle n'est pas mâtinée d'une dimension forte, freudienne, qui mentionne que dans l'humour, on s'identifie. La définition de Otto Julius Bierbaum qui dit que « l'humour c'est quand on rit quand même » est une idée qui me paraît très forte. Dans l'humour, traditionnellement, il y a trois niveaux. Ce qu'on peut appeler le comique, le burlesque et l'humour proprement dit qui nous vient d'Angleterre et que détestait Voltaire : « humor » qui provient en fait du français, « humeur ». Ça a quelque chose d'organique qui a à voir avec la bile. Moi je suis clairement du côté de l'approche freudienne, présente dans le Witz. La définition la plus fidèle qu'il donne, c'est le condamné à mort qui est sur sa paillasse ; on le réveille le matin ; on lui dit Monsieur, c'est l'heure. Il se redresse, se cogne contre le lit superposé au-dessus de sa tête et dit : « la journée commence bien... ». On rit un peu à ses dépens mais surtout grâce à lui, on se met à sa place. C'est l'humour noir. L'humour de Bergson, c'est un homme qui tombe, qu'on regarde tomber et on s'esclaffe. Ce dont on rit c'est de la perte de la maîtrise du corps explique Bergson. On rit du corps qui n'est plus le corps, qui devient une chose désarticulée, qui perd sa fonction de marche pour devenir autre chose. J'ai vu une conférence d'un humoriste belge, Jos Houben, qui dit « je vais vous faire rire deux fois ». Il marche et trébuche. Les gens rient un peu mais pas tant que ça. Dans un deuxième temps, il refait le même mouvement avec un geste en plus : il regarde si quelqu'un l'a vu. Là, d'un seul coup, c'est la peur du ridicule de l'homme qui a trébuché qui devient drôle. Et tout le public rit. Cette conférence sur le rire de Jos Houben est extraordinaire. C'est un humour corporel, mais il n'y a pas une très grosse nuance entre l'humour du corps, presque

le mime, et ce qu'on fait passer dans le texte. Il existe de nombreux points de contacts. Parfois, on ne rit pas alors que tout le monde rit. En tant qu'auteur de pièces qui sont parfois comiques, c'est quelque chose qui m'interpelle. Je pense qu'il n'y a pas d'universalité dans l'humour. Certains humoristes ne me font pas rire du tout. Cette question du relativisme de l'humour est très intéressante. J'aime l'absurde, l'humour noir. De toute façon le monde est absurde. Il y a une sorte de logique intrinsèque au déroulement du monde qui induit que notre propre finitude fait que tout est absurde. Ça ne me dérange pas d'en rajouter une couche. Avec les personnages d'anti-héros, on rit quand même, bien que leur situation soit plutôt pathétique et ne donne pas envie de rire. C'est pour cette raison qu'on ne rit pas d'eux mais à cause d'eux. Il y a quelque chose de nous en eux.

Être oulipien, c'est partager un univers de référence ; il y a une idée de complicité : jouer avec son lecteur ou se jouer de lui...

H.L.T. Oui le groupe de l'Oulipo, c'est l'esthétique de la complicité. Un pacte est passé de manière naturelle avec le lecteur, depuis toujours. On trouve ça chez Rabelais, chez Diderot, et même chez Aristophane lorsqu'il s'adresse directement au public. C'est une tradition aussi ancienne que la littérature que de considérer le lecteur comme son ami ou son confident... Cette dimension d'amitié, de complicité incite à comprendre, quand on écrit une pièce d'humour, que le spectateur est collectivement beaucoup plus intelligent que nous et individuellement assez proche. Ça rejoint ce que je disais sur les différents publics et comiques, il y a des gens qui rient à des choses qui ne me font pas rire, d'autres qui ne rient pas à des choses qui moi me font rire et que j'ai écrites. On a un lecteur et un spectateur implicites. J'écris pour quelqu'un qui rit aux mêmes blagues que moi.

Le lecteur est-il implicite au moment du travail d'écriture ?

H.L.T. Pour moi, oui. Toujours. Mais le lecteur implicite est une sorte de fiction absolue. Je ne sais pas si c'est une femme ou un homme, une personne jeune ou âgée. Dans certains cas, le lecteur est clairement identifié. Dans *Assez parlé d'amour* (JC. Lattès, 2009), j'écrivais pour une personne en particulier. Dans *Je m'attache très facilement* (Mille et Une Nuits, 2007), j'avais des lecteurs implicites qui étaient les amis à qui j'envoyais l'avancée du livre, au fur et à mesure qu'il se développait et que je l'écrivais. Parfois, c'est donc très net. Mais pour des fictions, je ne sais pas à qui j'écris. Par conséquent, j'écris le livre que j'aurais envie de lire. C'est quand même la meilleure façon d'écrire un livre. Toute la difficulté est d'être critique avec soi-même, de ne pas être

trop indulgent. Je ne saurais pas, par exemple, jouer mes textes sur scène.

Vous travaillez beaucoup vos textes, votre écriture ?

H.L.T. Oui. Le texte n'est jamais fini. Je le travaille beaucoup. Parfois, il y a des modèles. J'ai vraiment regardé ce qu'avait fait Borges dans le *Pierre Ménard*, c'était impeccable et je l'ai donc repris. J'ai modifié la logique, le contenu, j'ai tout changé, mais le modèle était là. Je ne le cache pas d'ailleurs. La littérature n'est pas faite pour ne pas être réutilisée. Une thématique de comparaison entre deux choses identiques peut être reprise, il faut juste rester fidèle au projet narratif dans lequel on écrit pour qu'il n'y ait pas de conflit avec le texte d'origine auquel on emprunte.

« Au fond, je me donne des règles pour être totalement libre » disait Georges Perec. Un texte n'est qu'un possible parmi d'autres ? L'ensemble des règles et des normes qui fondent un système de possibilités sont-elles toujours susceptibles d'être actualisées autrement ? Est-ce que c'est ce qui procure le sentiment de liberté ?

H.L.T. Oui, un texte est un chemin parmi des milliers. Parfois même c'est une permutation de chemins. Par exemple, le début de *L'anomalie* est une série de chapitres enquillés les uns derrière les autres – deux sur l'aviation doivent se suivre obligatoirement –, mais fondamentalement, on pourrait alterner la description de chacun des personnages. Si Blake est au début c'est parce que je crois à ce qu'on appelle la théorie des commencements dans laquelle on colore un livre d'une certaine manière. Si j'avais commencé avec un autre personnage, c'aurait été un autre livre. Cette idée d'un possible parmi d'autres, c'est non seulement vrai pour les différents embranchements possibles, mais aussi pour les différentes permutations possibles des débuts de chapitres. Souvent dans les livres, il y a une très grande modularité. Dans *La Promesse de l'aube*, Romain Gary commence par « C'est fini ». Commencer un livre par cette phrase, on ne le fait pas deux fois. Au fond, on a toujours des logiques narratives qui sont profondément liées à la distance qu'on est capable d'avoir avec son propre livre. Ce qui fait la force des auteurs, c'est d'être capable d'être dense et de supprimer ce qui doit être supprimé, d'accepter l'idée de deuil du texte. Comme dans tous les arts d'ailleurs.

Parlons de *L'anomalie* pour lequel vous avez reçu le prix Goncourt 2020... Diversité des personnages, diversité des styles. Il y a des lettres dans ce roman, des correspondances par mails, des sms... Vous jouez avec les genres... Quel a été l'élément déclencheur

pour cette trame sur le double absolu ?

H.L.T. Il y a aussi le journal, l'interview du FBI, la poésie, la chanson... J'ai mis tous les genres. En 2018, j'ai eu l'idée de ce double : je rentre chez moi, j'ouvre la porte et il y a déjà quelqu'un qui est moi-même. « Se croiser soi-même » est un sujet d'une banalité absolue, et je ne savais pas très bien comment le traiter. Au début, j'ai pensé que la discussion allait peut-être tourner autour de la littérature, des textes que j'avais pu écrire. Et je me suis souvenu que je l'avais fait dans *Le voleur de nostalgie* (Seghers 1992, Castor Astral, 2005), avec une thématique sur le double ou plus exactement sur la duplicité, l'usurpation. Dans ce livre, tous les personnages portent le même nom. Puis je me suis dit que face à un problème qui est celui de la confrontation à soi, il y a de nombreuses et différentes manières de réagir. J'ai commencé à les lister. C'est intéressant quand l'autre « soi » a vécu des choses qu'on n'a pas vécues. Il y a donc un décalage qui peut être la rencontre avec quelqu'un, la séparation, la maladie... J'ai listé seize situations qui se sont déroulées pendant le printemps, entre mars et juin, et j'en ai gardé huit. Dans ces 106 jours – ce qui fait deux fois 53 jours, en référence au dernier roman de Georges Perec « *53 jours* » –, je case une série d'événements que l'on peut qualifier de fondateurs. Puis, j'ai inventé des personnages pour qu'ils puissent endosser les caractéristiques de la situation. Deux exemples me paraissaient typiques. Le premier était le meurtrier ; il fallait que j'aie un personnage qui en élimine un autre, un double qui élimine le double, et ce n'était possible que s'il s'agissait d'un professionnel, d'un tueur à gage, quelqu'un qui n'a aucune empathie, installé dans une dimension distanciée par rapport à la mort, à la douleur de l'autre. Le deuxième exemple est celui du sacrifice. La question était de savoir qui pouvait se sacrifier pour quelqu'un d'autre : personne ne se sacrifie, sauf la fille qui n'est pas enceinte, qui voit que l'autre l'est et que le couple, qui était le sien, fonctionne. Elle se dit qu'elle ne va pas récupérer son

homme puisque de toute façon il est déjà avec elle. C'était la seule que je voyais capable de se sacrifier et je l'ai inventée pour cela. S'est alors posée la question de savoir comment traiter littéralement ces personnages. Comme ils avaient chacun une histoire, une caractéristique psychologique, ils avaient de fait un genre littéraire qui y était adapté. Le personnage du tueur avec un roman noir ; le personnage de Joanna, l'avocate, un roman à la Tom Wolfe ; pour Victor Miesel, l'écrivain, il y a des passages houllebecquiens, etc. Le genre qui peut coller au personnage semble assez rapidement se dégager comme une hypothèse plausible. La vraie difficulté, finalement, n'a pas été de les créer, ils sont venus tout seuls, mais de les structurer de manière à ce qu'il n'y ait pas une rupture narrative. L'écriture joue sur les genres littéraires mais pas aux dépens de la lecture globale. Je ne voulais pas faire de ruptures fortes à l'instar de Italo Calvino dans *Si par une nuit un voyageur* qui s'amuse à passer d'un type de roman à un autre de manière extrêmement puissante et efficace. *L'anomalie* n'est pas un roman expérimental où j'aurais poussé les genres à l'extrême. J'ai voulu privilégier la lisibilité, la fluidité.

La 6e édition du Printemps de la traduction a réuni neuf traducteurs de *L'anomalie* : allemand, anglais, croate, danois, espagnol, hongrois, slovène, italien et portugais. Ce devait être très intéressant pour vous (soirée à la Maison de la Poésie retransmise sur YouTube) de voir toutes les possibilités envisagées et les solutions trouvées pour traduire telle ou telle phrase, telle expression, en particulier la première phrase du roman et le calligramme de la fin du livre (l'entonnoir)... C'est là aussi un jeu des possibles...

H.L.T. Lorsque la réunion a eu lieu, les traducteurs étaient à différentes étapes de leur travail. Pour ceux qui étaient déjà publiés,



Hervé Le Tellier
L'anomalie
Éditions Gallimard, 2020
Prix Goncourt 2020



Festival La Moisson
Cérét (les 18 et 19 juin 2022)

Au festival La Moisson ont eu lieu un Grand entretien avec **Hervé Le Tellier** et une table ronde Oulipo et traduction en présence d'**Hervé Le Tellier** et de **Pablo Martín Sanchez**, son traducteur en espagnol
Animation : Marc Paraye

Festival littéraire soutenu par



Festival La Moisson, juin 2022
Hervé Le Tellier, Marc Paraye, Marie Llobères, directrice du festival.
© DR

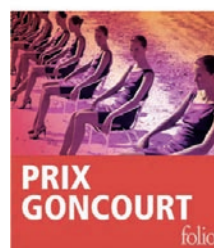
l'enjeu n'était pas de revenir en arrière mais de défendre leur traduction. Je trouvais amusantes ces questions qui résumaient la difficulté : la phrase de la fin qui forme un entonnoir, la première phrase « Tuer quelqu'un, ça compte pour rien », qui a de nombreuses caractéristiques phonétiques, rythmiques et syntaxiques propres au roman policier. Elle donne beaucoup d'indications littéraires sur le genre mais aussi sur la métaphore du livre. Puis des questions annexes qui sont liées à la langue, la présence d'une anagramme. Comment est-ce traité dans différents pays ? Est-ce qu'on fait une note de bas de page ou non ? Comment la traduire ? Comment traduire les blagues ? Il est important pour un auteur de ne pas se précipiter, au moment de l'écriture, du futur travail du traducteur et de son éventuel embarras. Sinon, on perd son lecteur français, on ne lui fait pas partager un petit moment d'intimité de langue qui est toujours intéressant. Par exemple, « Je suis sous Haut-Médoc », il ne faut pas se l'interdire parce que la formule va faire sourire son lecteur. On doit faire confiance aux traducteurs, en leur capacité à restituer le trait d'humour de la langue d'origine. Or la plupart en sont capables même si les éléments propres à la culture française peuvent devenir en effet rapidement compliqués. *L'anomalie* n'est pas, de toute façon, un livre oulipien, au sens où il ne présente pas de difficultés majeures comme *La disparition* de Perec. Il est oulipien dans sa structure et peut se traduire comme un livre « normal ». C'est le français qui est un frein à la traduction. Il y a des spécificités linguistiques qui interdisent de passer la frontière, mais le traducteur trouvera quand même la franchir, trouvera des solutions. Dans le domaine de la traduction, il faut toujours faire des compromis.

Comment choisissez-vous les titres de vos textes ?

H.L.T. Il y a les titres des livres, mais aussi ceux des parties et des chapitres. Par exemple, pour *L'anomalie*, les titres des chapitres ont à chaque fois une logique : « La lessiveuse », « La plaisanterie », les prénoms, les

noms, etc. Pour les trois parties, j'ai choisi de faire systématiquement un extrait de deux poèmes de Raymond Queneau où il parle de la mort : *Je crains pas ça tellement* et *L'instant fatal*. Ils sont les plus emblématiques du travail mélancolique et triste de Queneau dans lesquels j'ai extrait « Aussi noir que le ciel », « La vie est un songe dit-on » et « La Chanson du néant » pour structurer le livre autour de trois parties. Mais d'une manière générale, soit les titres de mes livres me sautent aux yeux comme une évidence, soit je cherche longtemps. *L'anomalie* était le plus plat et banal que j'ai trouvé, un mauvais titre au départ qui, avec le succès du livre, s'est avéré être un titre formidable. J'ai défendu trois idées à mon editrice : une anomalie, c'est un saut de continuité en mathématique et donc ça correspond à peu près à ce qui se passe dans le livre, une anomalie en informatique c'est un bug, donc une anomalie dans un programme, et enfin il s'agit d'une anomalie en termes de littérature, c'est-à-dire que ce n'est pas un livre normal. Le titre m'évoquait Kafka. Cette idée d'être confronté à soi-même est un peu kafkaïenne. C'était aussi un titre à la Kundera : un des chapitres s'appelle d'ailleurs *La Plaisanterie*, comme son roman publié en 1967. Le choix des titres est toujours compliqué. Il y a une phrase d'André Malraux qui dit « il ne faut jamais parfumer une rose », citée par Gérard Genette dans *Seuils* où il y a tout un chapitre consacré au titre dans lequel il rappelle que *Les Colombes pourfendues* est peut-être un moins bon titre que *La Recherche du temps perdu*, et donc que les éditeurs ont un rôle à jouer. Un titre doit être théoriquement incitatif, thématique, ou rhématique. Mais certains titres ne relèvent de rien du tout. Dans *L'Automne à Pékin* (Boris Vian, 1947), il n'est question ni de l'automne ni de Pékin. Et c'est un des meilleurs titres qui soient. D'abord à cause de la sonorité. Certains auteurs trouvent le titre avant d'écrire, à l'instar de Giono, paraît-il, avec *Le Hussard sur le toit*. Pour ma part, le titre surgit parfois au moment où je suis en train d'écrire. Il est dans le texte, quelque part.

Hervé Le Tellier
L'anomalie



Hervé Le Tellier
L'anomalie
Gallimard, Coll. Folio
Juin 2022

Hervé Le Tellier Bibliographie non exhaustive

Romans, nouvelles, essais

Sonates de bar, 1991, Seghers, rééd. 2000, Le Castor astral
Le Voleur de nostalgie, roman, 1992, Seghers, rééd. 2005, Le Castor astral
La Disparition de Perec, roman de la série Le Poulpe (1997), Baleine-Le Seuil, réédition Folio policier en 2022.
Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable, 1998, Le Castor astral
Quelques mousquetaires, nouvelles, 1998, Le Castor astral
Joconde jusqu'à cent puis Joconde sur votre indulgence, points de vue, 1998 et 2002, Le Castor astral ; rééd. augmentée en un seul volume, *Joconde jusqu'à cent et plus si affinités*, Le Castor astral, 2012
Inukshuk, l'homme debout, roman, 1999, Le Castor astral
Zindien, poésie, 2000, Le Castor astral, dessins d'Henri Cueco
Encyclopædia Inutilis, nouvelles, 2002, Le Castor astral
Cités de mémoire, nouvelles, 2002, Berg International, dessins de Xavier Gorce
Guerre et Plaies, 2003, Éd. Eden, strips de Xavier Gorce
La Chapelle Sextine, nouvelles érotiques, 2004, L'Estuaire, dessins de Xavier Gorce
Esthétique de l'Oulipo, essai, 2006, Le Castor astral
Je m'attache très facilement, roman, 2007, Éd. Mille et Une Nuits — Prix du roman d'amour 2007
Les Opossums célèbres, 2007, Le Castor astral, dessins de Xavier Gorce
Assez parlé d'amour, roman, 2009, Éd. JC Lattès
Eléctrico W, roman, 2011, Éd. JC Lattès
Contes liquides, sous le pseudonyme Jaime Montestrela, Éd. de l'Attente, 2012 — Prix de l'humour noir Xavier Forneret, 2013
Demande au muet, dialogues socratiques de qualité, 2014, Éd. Nous
Moi et François Mitterrand, 2016, Éditions JC Lattès — Prix Botul 2016
Toutes les familles heureuses, 2017, Éd. JC Lattès
L'anomalie, 2020, Éd. Gallimard Prix Goncourt 2020
Les gens qui comptent, poésie en mots et en dessins, avec Étienne Lécroart, 2020, Éd. Les Venterniers

Vous avez reçu en 2013 le prix de l'Humour noir Xavier-Forneret pour votre traduction factice des *Contes Liquides* de Jaime Montestrela, un auteur portugais dont vous avez inventé l'œuvre et la biographie. Comment vous est venue l'idée de ce texte et l'invention de son auteur ?

H.L.T. Dans *Eléctrico W* (JC Lattès, 2011), j'avais déjà inventé Jaime Montestrela. C'est un hommage au romancier et pamphlétaire Jacques Sternberg (1923-2006), dont le nom signifie, comme Montestrela, Mont de l'Étoile. Jacques Sternberg est un auteur que j'aime beaucoup qui avait publié en 1974 *Les Contes glacés*. J'ai donc écrit les *Contes liquides* de Jaime Montestrela. Mon personnage principal et narrateur qui s'appelle Vincent Balmer dans *Eléctrico W* m'a servi pour Victor Miesel. On retrouve dans *La Liseuse* (P.O.L, 2012) Vincent Balmer que l'auteur du livre, Paul Fournel, m'a emprunté. Ce personnage traduit à ses heures perdues de courts textes de Jaime Montestrela et par conséquent, j'en ai publié des extraits dans le récit. Un ami éditeur qui a lu *Eléctrico W* m'a proposé d'en écrire 80 pour faire un petit livre avec les *Contes liquides*. J'étais déjà en train de les développer et de les publier dans différents journaux, à raison de sept à huit tous les deux ou trois mois. J'ai continué à écrire et maintenant, j'en ai accumulé 400. Ils vont être édités à la rentrée chez Gallimard. Ce sont des textes parfois extrêmement courts et d'une simplicité enfantine. Par exemple : « Sur l'île de Tahiroa, le jour du Vendredi Saint, les cannibales convertis au catholicisme ne mangent que des marins. » ; « À Princeton, les chercheurs du département de physique quantique ont découvert le principe d'indétermination de Heineken ». C'est une référence au principe d'indétermination de Heisenberg. C'est-à-dire, soit on sait où se trouve l'électron et on ne connaît pas sa vitesse ; soit, on connaît sa vitesse mais on ne sait pas où il est. Ce qui revient à dire avec le principe d'indétermination de Heineken : « soit vous savez combien vous avez bu de bières mais vous ne savez plus où,

soit vous savez où vous avez bu vos bières mais vous ne savez plus combien. » C'est idiot mais ça fait rire beaucoup de physiciens quantiques. Si on ne connaît pas le principe d'indétermination, on rit quand même parce que l'idée est drôle. Ces *Contes liquides* sont très différents de ce que j'ai fait jusqu'à présent, excepté la forme courte, que j'aime particulièrement.



Festival La Moisson, juin 2022
Hervé Le Tellier au musée d'art moderne de Céret ©DR

Sites Internet

Ouvroir de littérature potentielle
<https://www.oulipo.net/>

Hervé Le Tellier - Bibliographie
https://fr.wikipedia.org/wiki/Hervé_Le_Tellier

Festival de la Correspondance Grignan
<https://www.grignan-festivalcorrespondance.com/index.html>

Festival La Moisson
<https://www.lamoissonceret.com/>

Le Marathon des Mots
<https://www.lemarathondesmots.com/>

Extraits choisis

Moi et François Mitterrand
Éditions JC Lattès, 2016

JE N'EN FAIS PAS une affaire d'État et n'en tire aucune gloire personnelle, mais à partir de 1983, François Mitterrand et moi avons entretenu une correspondance assidue. Et même si nous nous sommes, par la force des choses, quelque peu éloignés l'un de l'autre, le fil n'est pas tout à fait rompu.

Le premier élément que je souhaiterais vous présenter est une lettre datée du 10 septembre 1983. C'est à vrai dire une carte postale que j'ai envoyée d'Arcachon, et dont voici le texte :

Cher François Mitterrand,
Je voulais vous féliciter – fût-ce avec un léger retard – de votre élection voici deux ans déjà. Je suis à Arcachon où je passe de bonnes vacances. Hier, à table, c'est incroyable, nous parlions justement de vous. Nous avons mangé des huîtres, excellentes, bien qu'un peu laiteuses.

Encore bravo.
Hervé Le Tellier

La réponse ne s'est pas fait attendre, puisque peu après, le 12 décembre 1983 exactement, François Mitterrand me faisait parvenir ce courrier, dont voici le texte intégral :

Présidence de la République

Paris, le 12 décembre 1983

Cher Monsieur,
Votre lettre en date du 10 septembre 1983 vient de me parvenir et je vous en remercie.
Ne doutez pas, cher Monsieur, que vos remarques recevront toute l'attention qu'elles méritent et qu'elles seront prises en considération par nos services dans les délais les plus brefs.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Le Président de la République.

C'était, ma foi, une missive fort courtoise, même si, en raison sans doute du poids des charges de l'État, le Président s'y montrait quelque peu distrait, évoquant une lettre et non une carte postale. Quoi qu'il en soit, le second paragraphe insistait à juste titre sur la prise en considération par ses services de mes remarques : j'y repensai l'année suivante, lorsque, de retour à Arcachon, je m'aperçus avec satisfaction que la qualité des huîtres s'était améliorée.

J'ai aussitôt répondu à cette lettre, car une amitié naissante n'est pas chose négligeable. Voici le texte intégral de ma deuxième lettre, envoyée le 20 décembre 1983 :

Cher François,

Je vous remercie de votre charmant courrier. Je suis malheureusement très occupé en ce moment et ne puis vous répondre plus longuement. Je vous souhaite malgré tout une heureuse fête de Noël en famille.

Chaleureusement,
Hervé Le Tellier

C'est vrai, j'étais très occupé, car je venais de déménager de manière quelque peu précipitée de chez mon amie Madeleine, à la suite d'une dispute dont les raisons m'échappent aujourd'hui encore. François devait être aussi débordé que moi, car sa réponse ne m'est parvenue à ma nouvelle adresse que deux mois plus tard.

Le Président me disait ceci :

Présidence de la République

Paris, le 15 février 1984

Cher Monsieur,
Votre lettre en date du 20 septembre 1983 vient de me parvenir et je vous en remercie.
Ne doutez pas, cher Monsieur, que vos remarques recevront toute l'attention qu'elles méritent et qu'elles seront prises en considération par nos services dans les délais les plus brefs.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Le Président de la République.

Dès les premiers mots, j'ai tout de suite reconnu le style de François, si aérien, si littéraire, et en même temps tellement précis et direct. J'ai apprécié ce « cher Monsieur », distant et proche à la fois, ce signe de pudeur des sentiments naissants, ce reste de distance si touchant, malgré ou peut-être à cause de l'affection grandissante.
J'étais, comme je le disais, très occupé. Depuis ma séparation avec Madeleine, je sous-louais à un ami un petit studio au sud de Paris et j'assurais dans une ville de la banlieue nord un interim de bibliothécaire adjoint, un poste un peu en dessous de mes compétences, mais les circonstances exigeaient que je ne fusse pas trop difficile. Cette dernière surcharge de travail s'est soudain beaucoup allégée au début du Printemps. J'ai en effet été quelques longs mois sans emploi, disons-le carrément au chômage, et j'en ai profité pour aller voir à Charleville-Mézières.
C'est de cette ville que j'ai répondu, mi-juin 1984, à François Mitterrand.

Cher François,
Cher ami,

Je suis chez ma cousine à Charleville-Mézières, patrie de ce Rimbaud que nous aimons tous les deux. Je suis sans nouvelle de vous depuis quelques mois déjà, mais je vous ai vu à la télévision hier et j'ai trouvé, tout comme ma cousine, que vous étiez très en forme. J'en suis heureux. Je dois vous avouer que, pour moi, la situation est moins florissante, car je suis depuis peu séparé (quelle curieuse expression) et je me retrouve sans emploi. C'est ma cousine – à qui j'ai parlé de notre amitié toute récente – qui insiste pour que je vous parle. Mais je ne veux pas vous importuner avec tous mes soucis. Vous en avez vous-même. Je vous dis simplement à bientôt, et vous assure de mon affection.

Hervé

François m'a répondu presque aussitôt, si l'on veut bien prendre en considération tout le chambardement dû aux mouvements ministériels. En octobre 1984, j'ai reçu du Président une lettre charmante, très encourageante pour moi.

[...]

Simone de Beauvoir Lettres à Nelson Algren

Par Corinne Amar

Simone de Beauvoir
Lettres à Nelson Algren
Un amour transatlantique 1947-1964



À l'heure de l'été et des festivals, il en est un, le Marathon des mots (Toulouse, du 23 au 30 juin), dont le cycle de lectures de correspondances littéraires a pour thème les Lettres d'amour. Parmi ces correspondances, un hommage rendu aux *Lettres à Nelson Algren*, de Simone de Beauvoir.

Février 1947. Simone de Beauvoir (1908-1986) a trente-neuf ans. Invitée

par des universités américaines aux États-Unis, elle vient de rencontrer, à Chicago, l'écrivain Nelson Algren (1909-1981). Ils passent une soirée et l'après-midi du lendemain ensemble. Elle repart. Aussitôt, elle lui écrit en anglais, chagrinée de leur séparation. Prémices d'un grand amour transatlantique qui durera dix-sept ans.

« Samedi soir, 23 février 1947 (Dans le train pour la Californie),

Cher Nelson Algren,

Je vais essayer d'écrire en anglais, en plus, j'ai une mauvaise écriture, et j'écris dans un train en marche.

(...) J'ai ouvert votre livre que j'ai lu jusqu'à ce que je m'endorme. Je tiens à vous dire combien je l'ai aimé votre livre, et que vous aussi, je vous aime beaucoup. Vous l'avez deviné je crois, bien que nous ayons si peu parlé. Je ne vais pas vous remercier encore, cela n'aurait guère de sens, mais j'ai été heureuse d'être avec vous, je veux que vous le sachiez. Ça m'a déplu de vous dire au revoir, adieu peut-être pour toute ma vie. J'aimerais bien revenir à Chicago en avril, vous parler de moi et que vous me parliez de vous. En aurais-je le temps ?

De toute façon je n'oublierai pas ces deux jours à Chicago, je veux dire que je ne vous oublierai pas. » S. de Beauvoir

Ce qu'elle ne sait pas encore c'est qu'il est séduit. Sur elle, il ne sait rien. Il vient de lire un arti-

cle qu'il est allé chercher dans le *New Yorker* sur l'existentialisme.

Deux mois plus tard, elle est de nouveau à New-York, encore pour des conférences ; son temps lui est compté, mais elle sait qu'elle n'aimerait pas partir sans le revoir. Elle ira à Chicago, pour lui seulement, et le convaincra de la raccompagner à New-York. Ils passeront quinze jours ensemble. Dans l'avion du retour, elle sait qu'elle est amoureuse.

Le retour est triste, et Paris est morne. Le monde est un désert comme lorsqu'on aime, et que l'autre est loin. « la ville est sans charme aujourd'hui — lui écrit-elle — grise et nuageuse, c'est dimanche, les rues sont vides, tout a l'air terne, sombre et mort. Sans doute est-ce mon cœur qui est mort à Paris, il est resté à New-York, à ce carrefour de Broadway où nous nous sommes dit au revoir (...) Attendez-moi, je vous attends. Je vous aime plus encore que je ne vous l'ai dit. » *J'écirai très souvent*, lui dit-elle. Elle lui écrira 304 lettres, entre 1947 et 1964, et leur relation sera aussi brûlante de passion qu'atypique. Il y aura le désir, il y aura leur condition partagée d'écrivain – puissante et vitale – il y aura entre eux le monde de l'autre qui les sépare et les attire, et il y aura aussi, Sartre.

Les lettres de Simone de Beauvoir, nous précise dans son introduction, Sylvie Le Bon de Beauvoir qui les traduit de l'anglais, édita et annota l'édition parue chez Gallimard en 1997, furent acquises par l'université de Columbus, Ohio, celles d'Agren, conservées par Simone de Beauvoir, n'eurent hélas pas l'autorisation de publication par les agents américains d'Agren. Elles n'existent pour nous qu'à travers Simone de Beauvoir. Son histoire d'amour avec Algren, on la retrouvera par ailleurs dans le tome 3 de ses mémoires, *La Force des choses* (1963).

Nelson Algren vit à Chicago depuis l'âge de trois ans. D'ascendance suédoise par son père, juive allemande par sa mère, ce jeune fils d'immigrés juifs a porté le nom de Nelson Ahlgren Abraham jusqu'en 1944. Quant à Simone de Beauvoir, on ne peut imaginer écrivain plus attaché à son quartier, Saint-Germain-des Prés, qu'elle. Vingt ans plus tôt, étudiante en philosophie, elle a rencontré Sartre (1905-1980) : elle sera son « amour nécessaire ». Ni Nelson ni elle ne se sera prêt à quitter sa vie pour l'autre. Très vite, elle l'appelle Mon amour, Mon chéri ou encore, Mon mari à moi – il lui a offert un anneau et c'est la première fois qu'elle porte une bague. « Mardi 7 octobre 1947. Nelson, mon amour, Paris est si beau en ce moment qu'il est impossible de n'être pas heureuse et pleine d'espoir. Espoir de vous revoir, de vivre avec vous des jours, des semaines, des mois, espoir de vous faire venir dans cette belle ville, de vous promener dans ces petites rues que j'aime tant. Je continue à être très sage, travaillant et

pensant à vous. Il ne m'est pas arrivé grand-chose. Dimanche, j'ai participé avec Sartre, Camus, le vieil André Gide et d'autres écrivains, à une réunion sur les problèmes africains (...).

Mercredi, Amour pour vous, mon crocodile. Je vous aime. »

C'est peu de dire que les lettres de Simone de Beauvoir à Nelson Algren sont incandescentes. Elle l'aime, elle ne cesse de l'aimer ; de ferveur, de désir et d'intelligence en communion. Et il n'est rien de lire ces 612 pages, lettre après lettre, année après année, tant nous séduit à notre tour cet amour.

Nelson Algren, profondément américain et attaché à Chicago, intellectuel de la gauche américaine – au moment où il rencontre Beauvoir, il a déjà publié deux romans, est en train d'écrire celui qui lui vaudra le prix Pulitzer en 1949, *The Man with the Golden Arm* – voudra croire que pour lui, elle délaissera Sartre et choisira l'Amérique. Elle choisit de vivre pleinement cette passion, mais est incapable de renoncer à Sartre. « lundi soir 19 juillet 1948, (...) si je pouvais renoncer à Sartre, je serais une sale créature, une traîtresse, une égoïste.(...) Depuis presque vingt ans, il a tout fait pour moi, il m'a aidée à vivre, à me trouver moi-même, il a sacrifié dans mon intérêt des tas de choses (...). Vous devez comprendre Nelson, je dois être sûre que vous comprenez bien la vérité : je serais heureuse de passer jours et nuits avec vous jusqu'à ma mort, à Chicago, à Paris, il est impossible de ressentir plus d'amour que je n'en ressens pour vous. » Ils passeront de longues périodes ensemble, à Chicago, à Paris, partiront ensemble pour de longs voyages à travers le monde.

Nelson Algren peut difficilement supporter le lien indéfectible qui unit Beauvoir à Sartre. Ils vont rompre. De juillet 1952 à 1958, elle vivra une histoire d'amour avec Claude Lanzmann, ce jeune philosophe de quinze ans son cadet qui l'a rencontrée chez des amis, s'est jeté à l'eau pour l'inviter au cinéma, lui déclarer sa flamme alors qu'elle n'y croyait plus, déjà vieille à quarante-quatre ans. Elle le lui dira, lui écrira dans sa lettre du 3 août 1952 : « Eh bien Nelson, il m'arrive la chose la plus incroyable : il existe quelqu'un qui veut m'aimer d'amour. Ça me rend mi-heureuse-mi-triste : heureuse, car c'est aride de vivre sans amour, triste car j'aurais voulu n'être aimée par personne d'autre que par vous. » La transparence

lui est une règle, envers Sartre comme envers Algren. En 1954, elle obtient le prix Goncourt pour son roman, *Les Mandarins* qui met en lumière de manière fictionnelle sa relation avec Nelson Algren. Même s'il a épousé pour la seconde fois la femme dont il avait divorcé, il est malheureux et déçu, seul, à nouveau. Beauvoir et lui s'écrivent autant, elle signe *Au revoir chéri, Écrivez vite, rendons courtes les semaines entre nos lettres. Je garde la petite photo dans mon cœur, et vous dans ma pensée, comme toujours* (13 mai 1954). Elle lui sera fidèle, jusqu'à la fin.

.....

Simone de Beauvoir
Lettres à Nelson Algren
Un amour transatlantique (1947-1964)
 Première parution en 1997
 Edition et trad. de l'anglais par Sylvie Le Bon de Beauvoir
 Editions Gallimard, coll. Folio, 1999

.....

Au Marathon des Mots, dans le cadre du cycle des lectures de correspondances littéraires sur le thème de l'amour, en partenariat avec la Fondation La Poste, Fanny Cottençon a lu les *Lettres à Nelson Algren* de Simone de Beauvoir le 23 juin et Marianne Denicourt, le 29 juin.



Festival littéraire soutenu par



Marcel Drouin, Pierre Louÿs et Paul Valéry

Correspondance 1889-1938

Par Gaëlle Obiégly

**MARCEL DROUIN,
PIERRE LOUÏS
& PAUL VALÉRY
CORRESPONDANCE
1889-1938**



édition établie par
Nicolas Drouin et Pierre Masson
introduction de
Nicolas Drouin

ag

Si Pierre Louÿs et Paul Valéry sont bien connus du public littéraire, Marcel Drouin ne l'est pas du tout. L'intérêt principal de cette correspondance à trois voix est de nous le faire découvrir. Son parcours intellectuel et sa personnalité en font un interlocuteur important pour les deux écrivains – même si Valéry se dit « peu écrivain ».

Une imposante correspondance entre Gide, Louÿs et Valéry a précédé celle-ci qui vient compléter ces échanges. Gide est l'initiateur de cette longue amitié à trois têtes. Son nom figure fréquemment dans leurs lettres. Mais il s'agit d'apparitions ; et la personne de Gide, à l'origine de ce groupe d'amis, ne fait pas obstacle à des relations individuelles ayant chacune leur spécificité. Marcel Drouin, le moins connu, offre à chacun une attention caractérisée. Par ses réponses précises, il manifeste un doux tempérament, d'intelligence et d'humilité. Il a également échangé beaucoup de lettres pendant cinquante ans avec André Gide qui était son beau-frère et ami. Comment se sont rencontrés les trois jeunes hommes dont ce volume rassemble et commente la correspondance ? Nous l'apprenons par l'introduction de Nicolas Drouin qui a établi cette édition avec Pierre Masson. Les notes sont nombreuses et indispensables car les références de ces jeunes intellectuels abondent. La précision de l'édition nous permet d'approfondir les sujets évoqués au fil des lettres. Pierre Louÿs et Marcel Drouin se sont connus au lycée Janson de Sailly, à Paris. À la fin de sa carrière d'enseignant, Marcel Drouin souhaitera y obtenir un poste pour se rapprocher de son domicile et peut-être pour retrouver quelque chose de ses jeunes années. Dans sa maturité, Paul Valéry

confie à Marcel Drouin arrivé à l'âge de la retraite : « les hommes de notre âge ne savent plus trop quoi écrire ni à qui, ni pourquoi écrire. Alors on se retourne vers le passé très antérieur. » Marcel Drouin, lui, n'a pas fait d'autre carrière que dans l'enseignement. Était-ce sa vocation ou le résultat d'un manque d'ambition ? La question occupe une partie de la correspondance tant avec Louÿs qu'avec Valéry avec lequel il a bien plus d'affinités. Quand Valéry lui fait cet aveu, ils ont derrière eux de nombreux échanges, que l'on découvrira grâce à cet ouvrage. C'est donc en confiance que Valéry peut à la fois dire à son ami qu'il est curieux de l'effet que fera sur lui un livre qu'il vient d'écrire. Leur âge crée une proximité comme, depuis leur adolescence, leurs profils et leur éthique commune. Louÿs est très différent des deux autres épistoliers qui, au fond, semblent correspondre dans les coulisses d'un spectacle où brille ce « poète ». Adeptes du tréma, il a modifié l'orthographe de son nom pour le poétiser. Cependant, son simple nom de Louis apparaît dans certaines lettres de Drouin. Car leur amitié a commencé avant que Louÿs n'adopte ce nom pour sa carrière d'écrivain. Après avoir obtenu son baccalauréat, il a décidé de ne pas poursuivre ses études afin de se consacrer à l'écriture. Il forme aussi le projet d'un cénacle où il inclut ses camarades de lycée Léon Blum, Marcel Drouin et Paul Valéry, qu'il a rencontré à Montpellier. Cela débouchera sur la publication de la revue *La Conque*. Pour qui a essayé de monter un journal ou aurait consacré son temps à un fanzine, les lettres du début sont particulièrement parlantes. Elles sont écrites par Pierre Louÿs. Initiateur et animateur de la revue, il se met en quête des locaux où sera le « bureau de la rédaction ». Accompagné de Gide, il trouve ce qu'il faut : une chambre « en plein ciel, avec une vue sur tout Paris ». À ce moment-là de la correspondance, ces jeunes hommes citadins ressemblent aux personnages des films de la future Nouvelle Vague. Ce sont des bourgeois lettrés animés par des ambitions diverses. Louÿs veut faire carrière dans les lettres. Valéry écrit sans se sentir écrivain. Quant à Drouin, il résiste à Louÿs qui voudrait le convaincre de ne pas être un pion pour se consacrer à l'écriture poétique. Mais Drouin se voyait bien plus devenir professeur qu'homme de lettres. Cette vocation d'enseignant, Louÿs ne la comprend pas. Et comme il déteste l'École normale supérieure, il essaie de dissuader son ami d'y poursuivre son cursus. Surtout, ce qui échappe à Louÿs, c'est l'absence de but. Il reproche à Drouin, comme à Valéry, de ne pas avoir de « but » dans la vie. Fondamentalement, eux deux sont mobilisés par la formation

au long cours de leur esprit. Toute leur vie, ils s'aventurent, à cette fin, dans des domaines très divers – notamment les mathématiques – et refusent toute limitation intellectuelle. Valéry avait écrit dans une lettre à Gide : « Quand d'autres font des livres, je fais mon esprit. » Marcel Drouin le défend à ce sujet dans une lettre adressée à Louÿs pour qui ces embardées dans des domaines non poétiques sont difficiles à admettre. Marcel Drouin est très intelligent. C'est Gide qui le dit dans son journal. *Il n'y a pas plus intelligent que Marcel Drouin, à la rigueur Valéry*. Est-ce que cette intelligence supérieure, assortie d'une humilité exceptionnelle, font de lui le confident d'une grande variété de personnes ? De plus, c'est un homme normal ; sans obsession, sans mélancolie. Valéry qui n'a pas le culte de la vocation artistique peut lui confier son manque d'ambition. Ils se comprennent. Car ni l'un ni l'autre ne ressent l'obligation morale de se consacrer à la poésie. Ce détachement accroît leurs divergences avec Louÿs et Gide fortement influencés par le symbolisme. Au contraire, Drouin et Valéry sont semblables dans leur incapacité à choisir entre nombre d'intérêts et de dons. Si certains considéraient cela comme une insuffisance, eux aspiraient à être des intellectuels universels, portant leur curiosité, leur compréhension sur maints objets. Louÿs est souvent irrité par les dérobades de Drouin auquel il demande des textes. Mais face à Valéry, il n'a à craindre aucun reproche quant à sa faible production. De plus, ce qui les rapprochait davantage, l'enseignant et l'auteur de *La jeune Parque* avait des obligations familiales et matérielles inconnues à Louÿs. Ces obligations ne sont jamais sans effet

sur la production artistique. Mais l'un et l'autre correspondant de Drouin s'adressent à lui avec le même genre de demandes. Ils s'adressent à son savoir, à son expertise si l'on peut dire au sujet de philosophie, d'archéologie, de culture antique. Valéry a besoin de son aide pour des questions de psychologie et il lui demande de l'aide également pour mettre au point son problème de « l'attention » auquel il envisage de consacrer une étude. Drouin est toujours ravi, tout autant dans ses réponses à Valéry qui fait appel à lui en tant que technicien de la philosophie que dans celles à Louÿs qui lui demande des précisions sur l'existence des paysannes dans l'Antiquité en vue de nourrir l'œuvre qu'il compose alors, à savoir *Les Chansons de Bilitis*. Louÿs, de son propre aveu, s'intéresse plus, sinon exclusivement, à la forme qu'au fond. Il peut ainsi déléguer à Drouin la fourniture du contenu d'une œuvre. Et quand ils font la revue, puisqu'il ne se soucie que de forme, il laisse ses camarades imposer le fond ; par exemple des idées politiques qu'il tient à distance.

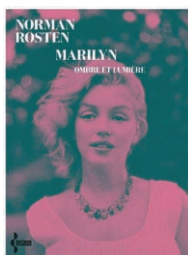
.....

Marcel Drouin, Pierre Louÿs & Paul Valéry
Correspondance 1889-1938
 Édition établie par Pierre Masson et Nicolas Drouin
 Introduction de Nicolas Drouin
 Éditions PUL (Presses universitaires de Lyon)
 168 pages, 19 mai 2022.

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Récits



Norman Rosten, *Marilyn, Ombre et lumière*. Traduction de l'anglais (États-Unis) François Guérif. Marilyn Monroe est entrée dans la vie de Norman Rosten un jour de pluie. Elle accompagnait le photographe Sam Shaw, qui avait téléphoné pour se mettre à l'abri. Norman Rosten et sa femme Hedda ne reconnurent pas la jeune femme aux cheveux mouillés qui prenait place timidement dans leur salon de Brooklyn. Son nom était pourtant sur toutes les lèvres depuis l'énorme succès de *Sept ans de réflexion*. Ainsi débuta la

profonde amitié qui devait unir le couple à la star de 1955 à sa mort en 1962. Au printemps 1955, elle s'était installée depuis peu à New York. Tout juste divorcée de Joe DiMaggio, elle cherchait à donner une nouvelle direction à son existence, loin des studios d'Hollywood, de son image de sex-symbol. Elle suivait les cours de Lee Strasberg à l'Actors Studio, voulait être considérée comme une véritable actrice, s'intéressait à l'art, à la littérature, à la poésie, écrivait elle-même des poèmes qu'elle faisait lire à son nouvel ami et était irrésistiblement attirée par Arthur Miller. Dans ce délicat et émouvant hommage publié en 1973, le poète et romancier, dévoile une Marilyn intime, lumineuse, généreuse, fine, avide de connaissances et de chaleur humaine, mais aussi tourmentée car terriblement marquée par les manques affectifs de son enfance. Être en sa compagnie n'était pas de tout repos, elle captait tous les regards et pouvait déclencher des comportements de fans inquiétants. « Partout où elle allait, il y avait un risque d'incident. Parce que tout pouvait arriver quand elle était là, où que ce soit. Une explosion. Rien qu'elle et l'air ambiant. Pas besoin d'allumette, la combustion était spontanée. » Norman Rosten égrène quelques moments précieux partagés dans des musées, des galeries, des dîners à Manhattan, des vacances et des week-ends à Long Island ou dans la maison de campagne de Miller dans le Connecticut. Il se souvient de sa sensualité renversante, de son pouvoir de séduction, de son âme d'enfant dans un corps de déesse. « Elle aimait que les hommes la désirent ; cela l'amusait, la flattait et l'excitait. Elle avait besoin de cette preuve qu'elle était adorée ; cela contrebalançait la crainte qu'elle avait de ne pas être désirée, le traumatisme de l'enfant illégitime et abandonnée par sa mère. Elle voyait l'amour comme le miracle caché dans toute vie humaine. L'amour faisait de vous un être équilibré – si on avait la chance de le trouver. » Ébranlée par l'échec de son troisième mariage, Marilyn repart en Californie, en quête d'un nouveau souffle personnel et professionnel. Jusqu'au bout, Norman Rosten, indéfectible soutien, répondra à son besoin impérieux d'être aimée et tentera de l'arracher à ses démons. Éd. Seghers, 128 p., 16 €. **Élisabeth Miso**

Philippe Herbert, *Fils de prolétaire*. Quand il était enfant, le photographe Philippe Herbert n'arrivait pas à croire qu'il était bien le fils biologique de ses parents, tant il ne se reconnaissait pas en eux. Il a grandi en Belgique, dans les années 1960-1970, dans une famille modeste d'une ville industrielle. Son père était mécanicien dans une usine métallurgique, sa mère « femme d'ouvrage ». Le quotidien était terne, bien réglé, sans fantaisie. À l'école puis au collège, on moquait sa maladresse, son œil gauche fermé. Ses parents, inquiets pour lui, le couvraient d'injonctions. Sans vraiment parvenir à les décrypter tout à fait,



il percevait déjà leurs frustrations, leur manque d'assurance sociale, le poids du temps qui ne s'écoule pas, l'absence du sentiment d'exister. Il s'est beaucoup réfugié dans son imaginaire, partait à l'aventure en DS blanche en compagnie de Jim, un ami idéal. Quand il séjournait chez ses grands-parents paternels, il résistait au sommeil pour ne pas rater les trains de nuit filant vers Paris, Berlin, Varsovie et Moscou. L'auteur était très proche de son grand-père, disparu prématurément, qui lui racontait ses années de captivité en Allemagne et lui faisait écouter la mer dans un coquillage rap-

porté de son unique escapade en bord de mer du Nord. Il a appris à lire et commencé à voyager dans les albums de Tintin que lui lisait son père. Il concrétisera ses rêves d'évasion vers l'Est, adulte, grâce notamment à ses projets photographiques. Philippe Herbert se souvient de son désir fort d'ailleurs, de sa volonté d'échapper à son milieu, mais laisse aussi affleurer sa tendresse, son profond attachement aux siens. « Nous passons une grande partie de notre existence à nous différencier, à nous écarter de l'orbite familiale. Une longue ellipse se trace avant que nous revenions au point de départ. Point où il nous est donné de les rencontrer enfin, nos parents. » Éd. Arléa, 100 p., 15 €. **Élisabeth Miso**



Gerald Durrell, *La Forêt ivre*. Traduction de l'anglais Mariel Sinoir, révision entière Leïla Colombier. En 1954, Gerald Durrell (1925-1995), le frère cadet de Lawrence Durrell, entreprend avec sa femme Jacqui un voyage de six mois en Amérique du Sud. Ils doivent constituer pour les zoos anglais une collection d'oiseaux et d'animaux rares à protéger. Ils envisagent d'explorer la Terre de Feu puis de séjourner au Paraguay avant de regagner Buenos Aires par les rivières Paraná et du Paraguay. Dès leur arrivée en Argentine, ils sont contraints de modifier leurs plans. Direction la côte, à une

centaine de kilomètres de la capitale où le naturaliste-écrivain se délecte de la diversité d'oiseaux qu'abritent les terres marécageuses de la pampa. « Enivré par la magnificence de ce banquet avifaune, je sombrai dans une sorte de stupeur ornithologique, ne voyant plus que chatouillements de plumages, éclaboussements sur l'eau lisse et mouvements d'ailes. » Premières découvertes enthousiasmantes avec Eggbert le kamichi, l'oiseau le plus comique qu'il ait jamais vu et les Jumelles Infernales, deux gros tatous. Le couple s'envole ensuite vers la forêt du Chaco au Paraguay, poumon vert à la faune et à la végétation exceptionnelles mais infesté de moustiques. Ils établissent leur base dans le village de Puerto Casado et aidés par les Indiens des alentours, ils réunissent en quelques mois une ribambelle d'animaux plus étonnants les uns que les autres. « Il est rare que dans une collection d'animaux l'on ne s'attache pas particulièrement à l'un ou deux d'entre eux. Non pas en raison de leur rareté ou de leur étrangeté, ni même de leur intelligence, mais plutôt de quelque chose qui échappe à l'analyse et vous séduit dès les premiers instants. Ils possèdent un rayonnement et un charme qui les sortent du lot et en font les mascottes d'un camp. » Les Durrell craquent tout particulièrement pour Cai la guenon douroucouli, Pooh le raton crabier, Lindo le faon, Foxey le renard gris de la pampa et Sarah le tamarin. Leurs journées sont bien remplies, entre la construction et le nettoyage des cages, les soins et les menus à composer selon les besoins de chaque espèce. Gerald Durrell décrit avec l'humour qui le caractérise, les rencontres savoureuses, les comportements de leurs petits protégés, les satisfactions et les mésaventures inhérentes à ce genre d'expédition. Un coup d'État vient contrarier leurs projets, les obligeant à quitter rapidement le Paraguay et à laisser derrière eux la quasi totalité de leurs merveilles animalières. Éd. de la Table Ronde, 256 p., 14,50 €. **Élisabeth Miso**



Lucas Menget, Nages libres. Piscine ou mer, été, hiver, Paris ou bleus du bout du monde, c'est l'histoire d'un homme qui nage. Histoires d'eaux en toutes saisons que peuvent comprendre ceux qui aiment l'eau telle une attraction ; histoires de nageurs, nageuses légendaires tels des modèles à lire, à suivre. Et un parti pris de mêler des fragments de vie et de journal, la littérature, la petite et la grande Histoire – pays en guerre traversés au gré des reportages – Bagdad, Israël, la Colombie... où il trouvait le temps de longueurs salvatrices dans les piscines des hôtels. Histoire enfin, de la natation, dont l'auteur nous apprend qu'à la fin du XIXe siècle, elle n'était pas encore considérée comme un sport mais comme un divertissement. À Paris, à la piscine Keller, collégien, il s'entraîne – « je nage pour devenir un homme », la vie est belle encore, et la guerre, loin – avant de devenir le reporter de guerre qu'il sera. Chez lui, dans le Finistère nord, quel que soit le temps, la température, le vent, à l'heure de la marée haute, il part nager, « j'ai toujours un maillot dans mes affaires ». Ivresse merveilleuse et douloureuse, plaisir et ascèse, discipline, en un mot.

« Brasser la langue de la mer au petit matin, c'est ouvrir son corps, ramener l'eau le long de soi, immerger sa tête, glisser le plus loin possible, puis la sortir pour respirer, et en un éclair embrasser la vue. Il n'y a rien de plus sensuel que la brasse. » Il évoque les deux bains du matin tôt et du soir, dans une petite île de la mer Égée, leur volupté. Mais il y a aussi, et par-dessus tout, le rapport à l'eau froide, les premières secondes racontées comme une lutte, ce tiraillement bien connu entre la peur du froid et la témérité du plaisir, ce froid qui pétrifie, tel un shoot – en sortir au plus vite – jusqu'à ce que le corps se familiarise avec cet état de liberté intense et jouissive, et goûte enfin au Graal. Éd. Équateurs, 157 p., 17€. [Corinne Amar](#)

Romans



César Morgiewicz, Mon pauvre lapin.

Il vient d'avoir un accès de panique dans le grand amphithéâtre de Sciences-Po, et il est parti en courant. Fini l'ENA, les concours, les grandes ambitions. Chez lui, il tourne en rond comme un poisson oppressé dans un bocal trop étroit. Elle l'appelle, *mon pauvre lapin*. Elle, c'est sa grand-mère, celle chez qui il trouvera refuge en prenant un vol pour Key West, en Floride, où elle mène la belle vie dans sa grande maison secondaire, en compagnie d'autres veuves, tout aussi bonnes vivantes et fantasques qu'elle. Désespéré, il se dit qu'écrire un livre l'occuperait. Et c'est ainsi qu'il nous raconte sa vie. D'aussi loin qu'il se souvienne, c'est un anxieux doublé d'une émotivité d'hypocondriaque, un enfant complexe qui souffre de son gros nez et de son appareil dentaire, et développe des manies plus ou moins guérissables. Ses parents divorcent, ce qui n'arrange rien, et il voit défiler dans les appartements de l'un ou de l'autre, belles-mères et beaux-pères, jusqu'à ce que le bon vienne carrément s'installer chez sa mère avec ses deux ados, et que l'idée de quitter Paris trop cher pour aller tous vivre à Montreuil surgisse. L'enfer, c'est les autres ! Surtout qu'il aurait bien aimé avoir moins de tares et une copine. Au lieu de ça, il squatte la chambre de bonne de chez sa grand-mère, rue du Bac, la semaine, et le week-end, il hésite à aller chez sa mère, à Montreuil. « C'était soit ça, soit passer la soirée seul avec ma boîte de sardines. Quand j'arrivais à Montreuil j'étais le messie, ma mère et ma petite sœur me couraient

dans les bras en poussant des cris. « Est-ce que tu veux un verre de lait d'avoine pour l'apéro ? » Elles s'asseyaient toutes les deux sur le canapé en face de moi et elles me regardaient avec un sourire béat ». Bref, un jeune homme empêché qui ne demande qu'à prendre son envol. Un premier roman, désopilant, doué d'humour et de sensibilité, une touchante prouesse littéraire. Éd. Gallimard, 240 p., 19 €. [Corinne Amar](#)

Revue



Les Moments littéraires n°48. La revue de l'écrit intime.

2ème semestre 2022.

Dossier Yves Charnet

Normalien, auteur d'une thèse sur Baudelaire, Yves Charnet enseigne les arts et cultures à SUPAERO.

Dès *Prose du fils*, publié en 1993, la poésie dans la prose de soi est sa marque de fabrique.

Son œuvre est essentiellement à caractère auto-biographique. Sans filtre, il explore à ses risques et périls et à longueur de livres, son moi à ciel ouvert. « J'essaie de faire passer les mots, comme on doit le faire avec un taureau, de plus en plus près de moi. Toréer près, écrire près ; au risque des blessures, en faire un art », dit-il. Ses livres sont une tentative d'épuisement du sujet Yves Charnet. Il ressasse et retisse son enfance, l'absence du père, ses effondrements, l'emprise de sa mère (son « enfermaman »), sa difficulté à trouver sa place. Le ressassement comme une dynamique du sujet, une énergétique de la mémoire.

Le dossier Yves Charnet :

Autopsies de Sarah Chiche

Entretien avec Yves Charnet

Carnets d'un été détraqué de Yves Charnet

Également au sommaire du n°48

Marie Mons : entretien & portfolio

L'intime, avec l'autoportrait comme composante principale, est au centre de l'œuvre de Marie Mons, photographe et vidéaste. Paysages et contrées personnelles résonnent dans l'ensemble de son travail pluridisciplinaire.

Paule Régnier : Journal 1947-1950

Paule Régnier (1888-1950) est une femme de lettres française. Atteinte d'une tuberculose osseuse à 18 mois, elle restera bossue. Elle gardera secret son amour pour l'écrivain Paul Drouot. Son roman *L'Abbaye d'Évolayne* a obtenu le Grand Prix du roman de l'Académie française en 1934. Jusqu'à quelques jours avant sa mort, elle a tenu son journal « pour se libérer de ce sang qui l'étouffe ». Elle se suicidera en décembre 1950.

Le journal de Paule Régnier est introduit par Michel Braud, professeur de littérature française du XXe siècle à l'Université de Pau et des pays de l'Adour.

Maël Renouard : Nouveaux fragments d'une mémoire infinie - IV

L'auteur de *La Réforme de l'opéra de Pékin*, prix Décembre 2013, nous propose quelques-uns de ses *Nouveaux fragments d'une mémoire infinie* où il continue à s'interroger sur le rapport entre mémoire personnelle et mémoire numérique.

Jean-François Bourgain : Journal

Docteur ès lettres, Jean-François Bourgain a enseigné la langue et la littérature françaises à l'ESPE de l'académie de Rouen. Il nous livre quelques pages de son journal qu'il tient depuis plusieurs décennies.

Les chroniques littéraires d'Anne Coudreuse

<https://lesmomentslitteraires.fr>

[Présentation de l'éditeur](#)

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals

Festival de la Correspondance • 26^e édition Du 5 au 9 juillet 2022 Grignan

Eric Emmanuel Schmitt est directeur artistique de la 26^{ème} édition du Festival de la Correspondance de Grignan.



« J'ai le bonheur de prendre la direction d'un des plus beaux festivals de France, le Festival de la Correspondance de Grignan. Bruno Durieux maire, ancien ministre, m'a fait l'honneur de me le confier, ce Festival que je fréquente depuis qu'il l'a créé, il y a vingt-cinq ans, une manifestation qui, la première semaine de juillet, réunit mes trois passions, la littérature, le théâtre, la musique. « Lettres d'humour » sera le thème de cette édition. »
Eric Emmanuel Schmitt

Le programme :

<https://www.grignan-festivalcorrespondance.com/img/pdf/Planning-2022.pdf>

Rencontre littéraire
avec Hervé Le Tellier autour de son œuvre

Lecture spectacle
« Moi et François Mitterrand » de Hervé Le Tellier
Avec Christophe Alévêque
adaptation et mise en scène Delphine de Malherbe

Rencontre avec le lauréat du Prix Sévigné
avec Alban Cerisier,
en présence d'Anne de Lacretelle,
Présidente fondatrice du Prix

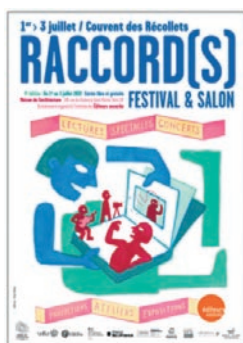
L'humour anglais
avec Sean Rose et Stephen Clarke

Lettres de pataphysique : correspondances, Poèmes, petits textes...
Jarry, Dubuffet, Ionesco, Vian, Queneau.

Explorer les ressorts de l'humour juif,
de la Torah à la pop culture
internationale

(...) <https://www.grignan-festivalcorrespondance.com/>

Festival Raccord(s) • 9^e édition Du 1^{er} au 3 juillet 2022 Couvent des Récollets, Paris 10^e.



Avec la participation des éditions Asphalte, du Chemin de fer, Cheyne, la Contre allée, Esperluète, Jasmin, Nada, l'Œil d'or, Papier machine, Solo ma non troppo, les Venterniers, Ypsilon, Zinc.

Le principe du festival est de mettre en correspondance un livre publié par un éditeur indépendant avec une autre discipline, quelle qu'elle soit : artistique, scientifique, culinaire...
La 9^e édition du Festival, dont tous les événements sont gratuits, proposera notamment 3 événements liés à la correspondance et à l'écriture épistolaire :

- la performance littéraire d'Irma Pellatan autour de son ouvrage **Lettres à Clipperton** (éd. La contre allée), correspondance de l'auteure avec une île déserte du Pacifique, en résonance avec le Projet Poétique Planétaire de Jacques Jouet (faire parvenir par voie postale, à chaque



être humain de la planète Terre, un poème original composé pour lui) ; dans sa performance, Irma Pelatan décachète et lit les lettres qu'elle a envoyées à l'île de Clipperton, qui lui ont été retournées, projette les lettres et enveloppes sur un écran, ainsi que des vidéos qu'elle a découvertes de l'île.

- le spectacle de Lucien Fradin (éd. Les venterniers), autour de son ouvrage *Portraits détaillés* dans lequel il explore l'identité homosexuelle à partir d'un lot de lettres retrouvées adressées suite à une petite annonce dans «Gai international» ; l'idée de la performance de Lucien Fradin est de proposer un kaléidoscope sur la question gay.

- la lecture par la comédienne Elena Canosa des lettres de Catherine Guérard à l'écrivain Paul Guimard (lettres inédites) dans le cadre de l'événement lié à l'ouvrage *Renata n'importe quoi* (éd. du Chemin de fer), dans lequel la protagoniste qui a tout abandonné ne conserve qu'un carton empli de lettres de son ancien amour, Paul, alors qu'elle erre dans Paris en quête d'une liberté absolue.

Paris 10e

<https://lesediteursassocies.com/webshop/festival>

Partir en livre - Livrodrome Du 22 juin au 22 juillet 2022 Festival littéraire itinérant



Le Livrodrome, c'est un parc d'attractions littéraires itinérant, unique en France, qui, pour sa 3e édition et pour la première fois, traversera tout le territoire et s'installera successivement à Paris, Liévin, Saint-Dié des Vosges, Toul, Mont-de-Marsan, Montpellier, Pamiers, Bergerac, Saint-Étienne et Marseille du 22 juin au 22 juillet 2022.

Durant 1 mois, le Livrodrome (action proposée dans le cadre de la manifestation Partir en Livre) proposera, autour de 10 auteurs, illustrateurs, éditeurs, booktubers, relieurs, imprimeurs... invités à chaque étape, plus de 15 attractions littéraires, ludiques, participatives et multimédia dédiées aux (pré)adolescents de 10 à 18 ans, et à leur famille. Au programme : BD en réalité virtuelle, salon numérique, tatouages Molière, défis tiktok, chroniques booktube, ordonnances littéraires, découverte des métiers du livre, ateliers d'impression typographique, de reliure et de sérigraphie, radio live, bibliothèque suspendue, juke-box littéraire, laboratoire de création dessinée, exposition interactive, table de dessin lumineuse, voyance littéraire, brigades poétiques... Les participants pourront également gagner des chèques-lire à utiliser dans l'espace librairie de chaque Livrodrome.

Dates et lieux où le Livrodrome s'arrêtera :

Paris : 22 juin
Liévin (62) : 23-24 juin
Saint-Dié-des-Vosges (88) : 27 juin
Toul (54) : 28 juin
Mont-de-Marsan (40) : 5 juillet
Montpellier(34) : 8 juillet
Pamiers (09) : 12 juillet
Bergerac (24) : 13 juillet
Saint-Etienne (42) : 19 juillet
Marseille (13) : 22 juillet

LE PROJET ARTISTIQUE 2022

Le LIVRODROME propose, désormais systématiquement, 12 attractions. Les voici pour 2022 :

1. La Machine à écrire

Un espace dédié aux auteurs, 4 à chaque étape, qui proposent tout au long de la journée 4 ateliers en lien avec l'écriture et l'univers des ados.

2. La Fabrique à bulles

4 illustrateurs/scénaristes... s'y relaient pour proposer eux aussi, des ateliers BD, manga etc. permettant de découvrir, en s'amusant, les techniques et les processus de création spécifiques à la bande-dessinée.

3. La Manufacture

Nouvel espace, la MANUFACTURE a pour objet de faire découvrir les métiers (rares) du livre.

4. La Radio

Une journée d'antenne dédiée à la littérature et à la jeunesse, construite en partenariat avec une radio associative et animée par les (pré)ados du LIVRODROME, au cours de laquelle ils interviewent les auteurs et illustrateurs invités, débattent des livres qu'ils aiment (ou pas) et animent les émissions qu'ils ont eux-mêmes imaginées : La bibliothèque des ados, Passion Manga, Mister livre etc.

Lire la suite sur le site :

<https://fondationlaposte.org/projet/partir-en-livre-livrodrome-du-22-juin-au-22-juillet-2022>

Rencontres d'été théâtre et lecture en Normandie : À la Vie ! 21e édition Du 16 juillet au 22 août 2021



OUVERTURE DU FESTIVAL
Présentation de la 21e édition À la Vie !
Par Philippe Müller et Vincent Vernillat.

Samedi 16 juillet à 11 h Jardin Espace culturel Houlgate (rencontre & cocktail).
Entrée libre

Chaque été depuis 2002, écrivains, artistes et public se réunissent autour de l'amour des livres et du théâtre lors des Rencontres d'été Théâtre & lecture en Normandie. Plus d'un mois d'événements et de rencontres qui vous fera découvrir la Normandie d'un œil neuf.

Organisées par la compagnie PMVV le grain de sable, ces rencontres d'été s'articulent chaque année autour d'un nouveau thème. Thème qui agit comme fil conducteur du festival.

Au programme : spectacles, promenades-lectures, lectures musicales, brunchs littéraires, rencontres avec des auteurs et artistes, conférences, escapades culture et patrimoine, ateliers, concours d'écriture, expositions...

Prix littéraires

Sélection du Prix « Envoyé par La Poste » 2022



Au Marathon des mots à Toulouse, Olivier Poivre d'Arvor, Président du jury du Prix et Anne-Marie Jean, Déléguée Générale de la Fondation d'entreprise La Poste ont dévoilé la liste des sept ouvrages sélectionnés pour la 8e édition du prix « Envoyé par La Poste ».

Imaginé et créé par la Fondation La Poste, ce prix récompense un manuscrit adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier.

Rémi David, *Mourir avant que d'apparaître*, Gallimard

Eliott De Gastines, *Les Confins*, Flammarion

Sarah Jollien-Fardel, *Sa préférée*, Sabine Wespieser

Mona Messine, *Biche*, Livres Agités

Anthony Passeron, *Les Enfants endormis*, Globe

Laura Poggioli, *Trois sœurs*, L'Iconoclaste

Mehtap Teke, *Petite, je disais que je voulais me marier avec toi*, Viviane Hamy



Membres du jury :

Olivier Poivre d'Arvor, Écrivain, Ambassadeur pour les pôles et les enjeux maritimes au Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, Président du jury

Dominique Blanchecotte, Présidente de PSL Alumni

Sophie Brocas, Préfète, Directrice générale des outre-mer, écrivaine et journaliste

Marie Llobères, Directrice du Festival La Moisson

Christophe Ono-dit-Biot, Journaliste, écrivain, directeur adjoint de la rédaction du *Point*

Julie Ruocco, Écrivaine, lauréate du Prix « Envoyé par La Poste » 2021

Alice Tachet, Factrice d'équipe Bureau de Saint-André-de-l'Eure

<https://fondationlaposte.org/projet/selection-du-prix-envoye-par-la-poste-2022>

Concours

**Les Petits Champions de la Lecture, 10e édition
le 29 juin 2022 : Résultat de la Finale nationale
Comédie-Française
Susie Morgenstern, Marraine des Petits cham-
pions de la lecture**



**Élisabeth,
finaliste Ile-de-France,
est la lauréate des Petits
Champions de la Lecture
Elle a lu *Coup de boule, Corneille !*
de Pascal Ruter (Didier Jeunesse, 2021)**



Visionnez la finale des Petits Champions de la Lecture :
<https://fondationlaposte.org/projet/les-petits-champions-de-la-lecture-10e-edition>

Ce jeu de lecture à voix haute, créé en 2012 à l'initiative du SNE et entièrement gratuit pour les classes participantes, a pour objectif de donner aux 8/11 ans le goût de la lecture. Actif dans l'ensemble des départements de France, y compris ceux d'outre-mer, il cible tous les élèves, y compris les plus éloignés de la culture (zones d'éducation prioritaires et zones rurales). Il vise également à promouvoir la littérature jeunesse contemporaine. La finale nationale a été retransmise en direct sur le site des Petits champions de la lecture, mercredi 29 juin à 14h. Elle est diffusée également sur les réseaux sociaux de la Comédie-Française (chaîne YouTube et page Facebook)

Films documentaires

**Documentaire « Les Suppliques »
un film de Jérôme Prieur, co-écrit avec Laurent Joly
Documentaire | France | 63 min | 2022 |
11 juillet 2022 - France 3**



La Générale de Production

Ce documentaire sera diffusé le lundi 11 Juillet sur France 3, en 2e partie de la soirée de commémoration du 80ème anniversaire de la rafle du Vel' d'Hiv'.



Entre 1941 et 1944, des milliers de suppliques de Juifs ou de proches de victimes de la persécution ont été adressées au Commissariat général aux questions juives ou transmises à celui-ci par le maréchal Pétain. L'administration feint d'abord de les examiner et d'y répondre. Puis à partir de juin 1942, elle se défait systématiquement derrière les autorités occupantes. Ces lettres sont autant de fragments de vie et récits d'intimités bouleversées. Au-delà du drame que constituent ces situations individuelles, elles reflètent distinctement l'évolution de la persécution, ses processus, ses effets, et mettent en évidence l'engrenage inexorable dans lequel les victimes ont été prises.

Le parti pris de Jérôme Prieur, le réalisateur, et de Laurent Joly, l'historien à l'origine du projet, est de suivre le chemin de ces «suppliques», terme employé pour désigner tout à la fois les recours administratifs et politiques ainsi que les protestations individuelles. Cela permet d'incarner la vie face aux rouages froids d'une bureaucratie, parfois balbutiante mais toujours au service du projet antisémite de Vichy.

Une cinquantaine de suppliques emblématiques ont été sélectionnées sur les 1200 retrouvées.

Ce documentaire produit par La Générale de production apporte des connaissances nouvelles sur la période, ainsi que des preuves irréfutables des persécutions antisémites. Ces éléments seront déclinés ultérieurement sur des supports pédagogiques.

<https://fondationlaposte.org/projet/les-suppliques-un-film-de-jerome-prieur-co-ecrit-avec-laurent-joly>

Expositions



« C'est demain que nous partons, du Vel d'hiv à Auschwitz, lettres d'internés » Mémorial de la Shoah (FRUP) De mars à novembre 2022

À l'occasion du 80e anniversaire de la Rafle du Vel d'Hiv', le Mémorial présentera pour la première fois une grande sélection de lettres des internés des camps de Drancy et du Loiret, dans son exposition *C'est demain que nous partons*. Du Vel' d'Hiv' à Auschwitz, lettres d'internés. À partir de la fin de l'année 1940, des dizaines de milliers de Juifs se retrouvent enfermés dans les camps d'internement de la zone libre puis dans ceux de la zone occupée. Leur seul lien avec l'extérieur est alors la correspondance qu'ils peuvent parfois faire parvenir à leurs proches. Avec le déclenchement de la « Solution finale » en 1942 et les déportations, ce fil ténu maintenu avec l'extérieur se transforme en adieux avant la déportation. Ces lettres constituent souvent les dernières traces laissées par les victimes à la veille de leur départ, ou même parfois écrites depuis les wagons qui les emmènent « vers l'Est ». Envoyées depuis les camps d'internement, depuis Drancy ou jetées des trains, ces billets et cartes postales sont les derniers mots des victimes de la Shoah parvenus à ceux qu'ils aimaient.

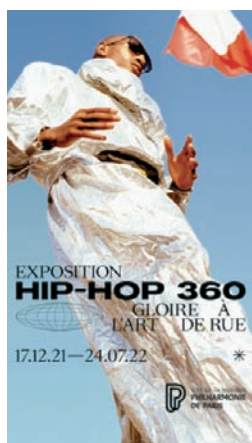
Traduits, retranscrits, les originaux et fac-similés seront étayés de photographies et d'objets liés à la correspondance. Des éléments historiques permettront de mettre en lumière l'importance de la correspondance dans la Shoah, pendant et après la guerre, et son rôle essentiel dans la transmission de la mémoire et de l'histoire du génocide des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Trésors des familles qui les ont confiées au Mémorial, ces lettres sont le témoignage bouleversant de l'humanité derrière les noms et les nombres. Écrites à Drancy et dans le Loiret, ces lettres reviennent, 80 ans plus tard, sur ces lieux de mémoire, pour témoigner, à travers leurs auteurs, de la Shoah en France.

Une exposition, trois lieux : cette exposition inédite se tiendra successivement au Mémorial de la Shoah à Paris ; au Mémorial de Drancy ; à Orléans, au Cercil-Musée-Mémorial des enfants du Vél' d'Hiv'.

La Fondation soutient le catalogue.

<https://www.memorialdelashoah.org/>

Exposition « Hip-Hop 360 » Jusqu'au 31 juillet 2022 Cité de la Musique Philharmonie de Paris



La Philharmonie de Paris présente en décembre 2021 et pendant 6 mois une exposition retraçant 40 ans d'histoire du hip-hop. Avant d'être un phénomène de mode et de société, le hip-hop est d'abord un mouvement artistique d'une incroyable inventivité, qui a ouvert des horizons nouveaux à la musique et n'a cessé de renverser les barrières. Rap, graffiti, d-jaying, beatboxing, breakdance : toutes les nouvelles formes artistiques nées grâce à ce mouvement sont présentes au sein d'un parcours immersif, s'appuyant sur ses lieux et figures fondateurs. Une section intitulée « Boxe avec les mots » est consacrée au rap et à la punchline, formes d'expression vivantes et en perpétuel renouvellement. Mettant en lumière la subtilité et la complexité des textes de rap, elle expose comment, par l'invention d'un nouveau rapport à l'écriture et à la syntaxe, une forme musicale désormais prédominante est née.

Mise en valeur du rap chansigné : notamment du fait de la rythmique et des fréquences sonores propres au rap, ce genre musical est particulièrement populaire parmi les personnes en situation de handicap auditif. C'est pourquoi la Philharmonie de Paris a souhaité mettre en valeur la pratique artistique du chansigné, laquelle consiste en l'interprétation par le corps et la langue des signes française d'une œuvre musicale.

Au sein de l'espace « Boxe avec les mots » les visiteurs ont la possibilité de découvrir des morceaux chansignés produits et captés sous format vidéo spécifiquement pour l'exposition. L'expérience sensorielle est renforcée par la connexion d'un gilet vibrant subpac aux dispositifs d'écoute. (visioguide et gilet disponibles à l'accueil). Le graffiti, art du XXe siècle qui a certainement le plus travaillé et révolutionné l'écriture et la calligraphie, est également mis en avant tout au long de l'exposition. Des esquisses jamais révélées des pionniers jusqu'aux fresques monumentales de Grems et de Mode 2 créées spécialement pour l'occasion : une immersion totale dans l'histoire du graffiti. Une scénographie très réussie.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/active/exposition/23375-hip-hop-360>

**Nous vous souhaitons un très bel été !
Rendez-vous en septembre pour le prochain numéro de FloriLettres.**

Retrouvez toutes les actions de la Fondation La Poste sur le site :
<https://www.fondationlaposte.org/25-ans-dactions>
<https://fondationlaposte.org/agenda>



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP B707
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter

www.fondationlaposte.org